

3 OCTOBRE 1959

CHRONIQUE

“VOIE SANS ISSUE”

par Pierre MAZARS

LE matin du vernissage de la Biennale de Paris, une étrange machine tournait en rond devant le Musée d'art moderne. Noire, hérissée de socs, de mandibules métalliques, elle tenait de la faucheuse-moissonneuse et du fourneau de marchand de marrons. Propulsée par un moteur de mobylette, elle décrivait un large cercle devant une troupe de badauds. Par un tuyau, l'engin émettait des effluves parfumés ; par un autre, il gonflait lentement un gros ballon de baudruche. Enfin, un gigantesque rouleau de papier se déployait le long d'un pupitre et une sorte de plume, crachotante, aspergeait d'encre la feuille, la couvrait d'hieroglyphes au rythme tremblotant, saccadé du moteur.

C'était la déjà célèbre « machine à peindre », et ses deux servants, deux jeunes gaillards en maillot blanc, se faisaient fort de débiter mille « tableaux » à l'heure.

Mille compositions ressemblant à un buvard usagé, un million de taches noires : l'art « abstrait » à la portée de tous. Aurait-on voulu tourner en dérision les peintres non figuratifs que l'on aurait difficilement trouvé mieux que ce monstre métallique condamné à la peinture automatique.

A l'intérieur du musée, l'exposition internationale qu'est la Biennale rassemble trop souvent une suite de compositions colorées anonymes. A croire que M. Khrouchtchev a imposé à l'art contemporain ce qu'il ordonne dans son pays : l'abolition du culte de la personnalité. Cet impératif fait en peinture autant de mal que feu le réalisme socialiste.

Oh ! la richesse de la matière n'est pas en cause. Et pas davantage ce que l'on appelle en argot d'atelier la « cuisine picturale ». Mais justement ce mot de cuisine rappelle la mystification qu'inventa Robert Rey pour confondre les adeptes du snobisme de l'Abstrait. Il fit circuler parmi les amateurs des photographies d'une artiste qu'il se flattait d'avoir découverte : Célestine Grauminas. On s'extasia. Hélas ! Célestine Grauminas était une cuisinière et l'œuvre photographiée le fond d'une casserole de nouilles brûlées oubliée sur un fourneau.

La nature ? La figure humaine ? Trop souvent, il faut les découvrir comme dans ces dessins-devinettes où les enfants cherchent la tête du chasseur cachée (à l'envers) dans le feuillage d'un arbre.

Les peintres d'aujourd'hui — les jeunes peintres, puisque la Biennale n'expose que les moins de trente-cinq ans — ne sont pas les premiers à entendre l'appel de l'Abstrait. C'est une tentation qui a dû assaillir toutes les époques. Seulement, personne n'y répondait. Les artistes se disaient que c'était là l'ultime tentative, qu'il ne fallait pas toucher à cette bombe. Ceux d'aujourd'hui ont osé. Et la peinture risque de s'y engouffrer tout entière.

Des facétieux ont présenté récemment dans une revue d'art comme l'œuvre d'un maître non figuratif un pan de mur de la rue du Commerce crevassé de fissures noires qui ne sont que les vestiges d'une tuyauterie arrachée.

Mais ce n'est pas un mauvais plaisant qui expose au dernier étage de la Biennale des morceaux de palissade enlevés à un chantier où des morceaux d'affiches déchirées flottent encore. C'est un peintre qui présente avec soin et sérieux son œuvre. Les planches, il les a choisies lui-même et il faut prendre garde à ne pas intervertir leur assemblage.

Cette palissade porte le numéro 154, au terme de la promenade à travers l'art abstrait.

Je propose que l'on remplace le numéro par une pancarte : Voie sans issue.

Pierre MAZARS.